

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annonces, la ligne : 30 c.
Réclames, — : 30
Faits divers, — : 75

RÉSERVES SONT FAITES.
Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas ; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.
Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi.
Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne :

A PARIS, chez M. HAVAS-LAFITE et Co, Place de la Bourse, 8.

ABONNEMENT.
Somme : 30 fr.
Un an : 10
Six mois : 6
Trois mois : 3
Poste : 25 fr.
Un an : 10
Six mois : 6
Trois mois : 3
On s'abonne :
A SAUMUR :
Chez tous les Libraires ;
A PARIS,
Chez DONGREL et BULLIER,
Place de la Bourse, 33 ;
A EWIG,
Rue Fiechter, 2.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR,
26 Août 1878.

Bulletin politique.

Par un singulier abus des mots et de leur sens naturel, on cherche en ce moment, assurément très-grave, à jeter une confusion regrettable sur la signification du mot « conservateur. »
Il importe de dissiper les nuages qu'on semble accumuler à plaisir pour dissimuler le champ du combat, et de contraindre chaque parti à rentrer dans ses lignes.
Qui dit : conservateurs, dit : anti-révolutionnaires.
Qui dit : révolutionnaires, dit : anti-conservateurs.
Ainsi : conservation, révolution.
Tels sont les deux termes entre lesquels notre pays se trouve aujourd'hui placé.
Il faut rendre cette justice à la révolution, qu'elle s'appelle le Gambettisme ou le Naquetisme, c'est qu'elle dit audacieusement ce qu'elle veut.
A notre tour, nous conservateurs, de dire nettement ce que nous voulons.
C'est juste le contraire de ce que veulent les révolutionnaires.
Ils veulent principalement trois choses : L'impôt progressif sur le capital ; L'instruction exclusivement laïque et obligatoire ; La séparation de l'Eglise avec l'Etat.
Nous ne voulons pas, nous, d'un impôt progressif sur le capital, parce qu'il serait l'arrêt du progrès social.
Qu'est-ce, en effet, que le capital ? C'est la partie du produit du travail qui n'est pas consommée, qui est épargnée par le travailleur.
Pour épargner, le travailleur doit résister aux inclinations naturelles, hélas ! qui le portent à tout consommer ; cet effort, souvent répété, constitue la vertu.

En sorte qu'il est vrai de dire qu'en somme le capital repose sur la vertu.
En second lieu, le capital intelligemment utilisé, est l'aliment du travail. Les travailleurs, dans leur bon sens, le savent bien dire quand ils se plaignent que le travail ne va pas, parce que le capital, effrayé par l'instabilité des institutions et les périls des circonstances, se cache et disparaît.
Moralement donc et économiquement, le capital ne doit pas être persécuté ; au contraire, il doit être encouragé et protégé !
Le serait-il, si, à mesure qu'il se forme, il était couvert de charges croissantes ?
Non.
C'est la condamnation absolue de l'impôt progressif.
Nous ne voulons pas de l'instruction exclusivement laïque et obligatoire. Pourquoi ?
Parce qu'elle serait un attentat contre la plus légitime et la plus ancienne des libertés, celle du père de famille, qui, auteur (auctor) des siens, a le droit absolu, l'autorité de les élever suivant les prescriptions de sa conscience et de n'en déléguer le devoir qu'à ceux qu'il juge souverainement le mieux en situation de le remplir.
En second lieu, elle serait une effroyable ingratitude vis-à-vis de l'Eglise, dont le dévouement séculaire a produit, sous le nom modeste et sympathique de Frères, les diverses compagnies à qui nous devons l'instruction élémentaire du plus grand nombre, et les Universités qui ont élevé nos hommes les plus illustres dans le passé et sont le plus capables de nous en procurer dans l'avenir.
Et, en constatant l'injustice et l'abus d'autorité de cet exclusivisme, nous n'entendons pas le retourner contre les institutions laïques. Nous respectons, nous aimons et nous continuons d'encourager tous ceux qui, malgré les assauts répétés que leur livre la Révolution, malgré les difficultés que leur créent les besoins d'une famille, et les coteries au milieu desquelles ils sont souvent obligés de vivre, n'en conservent pas moins le sentiment élevé de leurs fonctions.
Nous ne voulons pas, enfin, de la sépa-

ration de l'Eglise et de l'Etat, parce que, au point de vue de notre clergé français, ce serait le divorce de la nation avec son élément le plus pur, le plus moral.
Ce serait l'abandon de la plus grande force sociale que nous ayons su conserver, et de la puissance qui nous honore le plus, celle de l'esprit sur la matière.
Et par ce temps, où nous avons tant besoin d'une vive impulsion vers le bien, vers le beau, vers le divin, nous irions, par un schisme insensé, briser en nos mains le levier infrangible que la Providence nous a si miséricordieusement laissé !
Allons donc ! un fou peut se suicider, mais non pas une nation !
Voilà ce que nous, conservateurs, nous entendons garder. — Voilà ce que les révolutionnaires veulent nous faire perdre. — Qu'ils ne viennent donc pas, comme ils tentent de le faire depuis quelque temps, pour ne pas effrayer les populations, qu'ils ne viennent pas se déguiser dans les plis du drapeau conservateur, dont ils se moquent à l'occasion.
Abattons les masques ! Il ne doit pas suffire de dire banalement : « Nous aussi nous sommes conservateurs, car nous respectons la propriété, la famille et la religion. »
Vous les respectez, oui, en voulant les éconduire, et en tarir le développement !
Ou vous abandonnez votre programme destructeur et reniez vos sinistres attaches, ou bien vous garderez le stigmate de révolutionnaires, c'est-à-dire de gens qui, sous le trompeur mirage d'un progrès à rebours, s'en vont en arrière de notre civilisation.
Revoluti sunt, retro volunt ! X...

banquet donné à Laon par le préfet de l'Aisne.
Nous avons publié samedi le principal passage de son discours. Nous devons y revenir aujourd'hui, car les affirmations par trop optimistes de notre ministre des affaires étrangères appellent quelques réflexions.
Nous n'avons rien à dire des résolutions de neutralité que M. Waddington portait au Congrès ; il n'avait rien de mieux à faire et ne pouvait prendre un autre parti. Mais nous croyons qu'il est un peu trop satisfait du rôle qu'il a joué et un peu trop confiant dans l'œuvre du Congrès.
— « Les Roumains et les Grecs, a-t-il dit, nos protégés traditionnels dans la Méditerranée, ont obtenu, grâce à notre intervention persistante, de sérieux avantages. »
Nous ne savons comment cette phrase étrange sera comprise à Bucharest, mais nous craignons fort qu'on y voie une moquerie. La Roumanie a subi, en somme, les mêmes conditions que la Russie lui imposait par le traité de San-Stefano : elle est dépouillée de la riche Bessarabie, et elle n'obtient en échange que la Dobroudja, province pauvre et malsaine.
— Elle a son indépendance, répondra M. Waddington ; mais cette indépendance lui était déjà donnée par le traité de San-Stefano ; le Congrès, sur tous les points relatifs à la Roumanie, n'a fait que sanctionner les conditions primitives de la Russie.
« Nos protégés », quoi qu'en dise M. Waddington, n'ont donc rien dû, absolument rien, à notre intervention persistante ; nous ne voyons même pas du tout en quoi cette « intervention persistante » a pu s'exercer.
M. Waddington a-t-il voulu se moquer de son auditoire qui était d'avance disposé à tout applaudir. — c'est possible ; mais enfin la plaisanterie passe un peu les bornes pour un ministre dont les paroles doivent avoir un certain retentissement.
— Les Grecs sont encore « nos protégés » ; voyons les « sérieux avantages » qu'ils ont obtenus.
Nous savons bien que le traité de Berlin

Feuilleton de l'Echo Saumurois.
LA PUPILLE DE SALOMON
PAR Mlle MARTHE LACHÈSE
(CAMILLE DE GÉRANS)
I.
« Pardieu ! si je ne me trompe, voici Salomon en personne qui se dirige de notre côté. Je n'en crois pas mes yeux. Où peut-il aller à cette heure ? Alice, regarde donc ; il a l'air de démanéger. »
Ainsi parlait un petit monsieur vif, remuant, au regard perçant, au geste impérieux, qui arpentait à grands pas la salle des premières dans la gare de Nantes, « car, disait-il, ce coquin de froid sait encore se faire sentir quand le soleil n'est pas levé, et, bien que le mois d'avril s'achève, je

trouve qu'un peu de mouvement est toujours de saison. » Il s'arrêta pourtant, vint coller son visage contre les vitres pour mieux regarder celui dont la vue lui causait cette surprise, puis il rit d'un petit rire caustique qui résonna métalliquement dans la grande salle vide et sonore. « Ou j'ai la berlue, dit-il, ou il a son violon pendu à sa ceinture. »
Une voix douce et flûtée s'éleva d'un des coins les plus retirés et les plus abrités de la salle.
« Oh ! père, vous raillez. A moins d'être un ménétrier, on n'emporte pas un violon sans sa boîte ; et suspendre le tout à sa ceinture suppose une vigueur... »
— Je l'assure, je l'assure, viens plutôt voir toi-même. »
La jeune fille qui répondait au nom d'Alice se leva et s'approcha à son tour de la croisée. Elle semblait avoir dix-neuf ans environ. Petite et vive comme son père, elle aurait pu servir de modèle à Vaiteau pour l'une de ses gracieuses créations. La rose qui ornait son chapeau de paille était moins fraîche que son visage, et le rayon de ses yeux noirs révélait un bon cœur en même temps qu'un agréable caractère. Avec un mouvement d'enfant gâtée, elle prit le bras de son père qui, voyant si près de lui ce front pur, y posa doucement un baiser.
De l'autre côté du vitrage, un homme venait de s'asseoir sur un banc et demeurait ainsi sous le

regard du père et de la fille. Il pouvait être âgé de quarante-cinq à cinquante ans. Sa taille, au-dessus de la moyenne, paraissait s'allonger encore sous la lévite de drap brun qui, du haut en bas, serrait ce grand corps. La nature l'avait fait élancé, la privation du bien-être matériel comme aussi l'activité d'une âme ardente et rêveuse l'avaient fait maigre et souffreteux. Une distinction exquise, la distinction de l'esprit, se lisait sur ce pâle visage et dans ces yeux bleus pleins de douceur. En ce moment, absorbé sans doute par quelque pensée, il regardait machinalement dans l'espace. Une mince corde, passée autour de lui en bandoulière, retenait un large tube de fer-blanc : elle se croisait avec une lanterne de cuir bouclée qui soutenait une sorte de carnassière en toile grise où semblait se cacher un objet assez lourd. Un grand portefeuille et un vieux parapluie achevaient de former les modestes bagages du voyageur. De violon point.
« Je le savais bien, dit Alice ; papa, pourquoi vous êtes-vous moqué de moi ? »
— Pourquoi restais-tu ainsi dans un coin, immobile comme une petite chouette ?
— C'est qu'il fait frais, répondit-elle en serrant autour d'elle les plis de son fin cachemire. Quelle idée a M. Salomon de se tenir dehors ? Il doit geler. Que n'entre-t-il dans la salle ? »
Elle frappa du doigt sur le vitrage un coup sec qui, retentissant contre l'oreille du voyageur, le

lira brusquement de sa rêverie. Il se retourna, aperçut la jeune fille et, joyeusement surpris, ôta son chapeau en réitérant mille sourires et mille bonjours avec la tête. « Vous allez avoir froid, » cria Alice.
Peine perdue ! le vitrage était épais. Le vent du matin agitant les feuilles des arbres plantés autour de la gare ; on ne pouvait s'entendre à travers la transparente cloison. « Venez donc ici, » fit-elle alors du geste. Cette seconde tentative eut plus de succès. L'archaïque voyageur que l'on nommait Salomon comprit, et docilement se dirigea vers les bâtiments par lesquels il pouvait trouver une issue pour entrer dans les salles d'attente. « Bonjour à vous, Monsieur Benoît, dit-il quand il apparut ; bonjour, Mademoiselle Alice. Eh bien ! comment cela va-t-il ? »
— Parfaitement, merci, Salomon, répondit le petit monsieur en serrant la main du nouveau venu. Vous êtes glacé, ajouta-t-il. Pourquoi aussi, mon cher, restiez-vous sur ce banc, au milieu de tous les courants d'air ?
— Vous avez raison, j'aurais dû me mettre à l'abri. Mon Dieu, je n'y ai pas songé, j'ai vu la voie ouverte... »
Un formidable éternement interrompit l'explication.
« Là ! s'écria M. Benoît, voilà ce que vous y avez gagné ! »

leur a accordé une rectification de frontières ; nous savons aussi que nos représentants au Congrès ont insisté en leur faveur ; — mais en somme rien n'est fait, puisque la Porte refuse jusqu'à présent d'exécuter les conditions qu'elle a signées. Les « avantages » obtenus par les Grecs n'ont donc encore rien de « sérieux. »

Comment arrivera-t-on à donner à la Grèce ce que lui accorde le Congrès, si la Porte résiste jusqu'au bout ? — Par une intervention nouvelle des cabinets européens ? — Mais c'est là précisément qu'est le danger, puisque le moindre conflit peut tout remettre en question.

M. Waddington semble l'oublier, car il a terminé son discours par cette déclaration :

« J'estime que le traité est une solution équitable et relativement durable de la question d'Orient, mais à une condition, c'est qu'il sera complètement et loyalement exécuté dans toutes ses stipulations sans exception, et c'est à assurer ce résultat que le gouvernement français consacrera tous ses efforts. »

Nous estimons, nous, dans notre humble sphère, que le gouvernement français doit, au contraire, s'abstenir de toute ingérence dans l'exécution de ce fameux traité, où tout est péril pour les contractants. Le traité de Berlin a partagé, en somme, l'Orient entre l'Angleterre et la Russie : à l'une l'influence en Asie, à l'autre l'influence en Europe ; — il est l'œuvre de M. de Bismark qui a présidé le Congrès et qui a exercé une prépondérance incontestable ; — qu'on laisse donc M. de Bismark présider aussi à son exécution.

La France jouerait un singulier rôle en se mettant à la remorque du grand-chancelier, en se faisant son second pour l'exécution d'un traité où elle est lésée plus que tout autre puissance.

M. Waddington promet « tous les efforts » du gouvernement français pour que le traité soit « exécuté dans toutes ses stipulations, sans exception ».

C'est par trop s'engager, selon nous ; ce serait déjà trop d'intervenir en faveur des Grecs, à plus forte raison ne devons-nous pas nous mêler « de toutes les stipulations sans exception ».

Il y a dans ce langage de notre ministre un danger et une imprévoyance : — un danger, parce que tout engagement peut nous mener plus loin que nous devons aller ; — une imprévoyance, parce que le traité de Berlin n'est qu'une œuvre transitoire, parce qu'il contient en germe bien des complications pour l'avenir, parce que nul ne sait enfin quels événements peuvent éclater tout à coup en Europe.

Nous devons avant tout, dans les circonstances présentes, rester neutres dans tous conflits et libres dans notre action future. Toute promesse nous engage, et tout engagement est un danger.

M. Waddington eût mieux fait de se faire dans une situation où « le silence est d'or », comme dit le proverbe. Il a bien le temps de parler, s'il est plus tard interpellé à la tribune.

Salomon, puisque décidément ce nom royal lui appartient, Salomon s'empressa de tirer son mouchoir pour renouer ensuite plus convenablement la conversation. Ce mouvement fit sortir de sa poche et tomber à terre un petit morceau de carton qu'Alice ramassa et examina d'un coup d'œil. « Sans moi, dit-elle, M. Salomon perdait son billet. — Tiens ! c'est vrai. Que serais-je devenu ? Je vous remercie bien, Mademoiselle. — Non, dit Alice, repoussant la main qui se tendait pour reprendre le précieux carton ; vous le gardez trop mal. Je vais le mettre avec le mien. — Comme vous voudrez, répondit innocemment Salomon sans remarquer le signe approbatif par lequel M. Benoît montrait à sa fille qu'il l'avait devinée. — Puisque nous nous rencontrons ici, continuait-elle, je suppose que nous prenons le même chemin. Comme vous devez le penser, nous retournons aux Frères. Et vous, Monsieur, où allez-vous ? — Mon Dieu ! je n'en sais rien. Je vais descendre à Mauves pour courir un peu la campagne, voir le soleil se lever, entendre chanter les petits oiseaux. J'ai là mes crayons, dit-il en frappant sur le tube de fer-blanc qui résonnait à sa droite ; ici ma boîte à peindre (cette fois il toucha la carnassière grise) ; dans mon portefeuille j'ai placé du papier Ingres... — Est-ce tout ? demanda M. Benoît d'une voix

Etranger.

Vienne, 23 août. — Les Arnauts se préparent à défendre leur territoire contre les Serbes. Un conflit est probable.

Saint-Petersbourg, 23 août. — Un ukase ordonne qu'un emprunt de 300 millions de roubles sera fait à l'intérieur de l'empire.

Constantinople, 23 août. — La Porte a ajourné au 12 septembre la remise de Batoum aux Russes, afin de calmer les populations.

Les Russes auraient l'intention d'occuper la Macédoine, où des troubles menacent, dit-on, d'éclater.

M. Layard a demandé à la Porte la création immédiate d'un corps de gendarmerie turque.

Salzbourg, 24 août. — L'empereur d'Allemagne est arrivé ici. Il a été reçu par le gouverneur et est descendu à l'hôtel de l'Europe, où l'impératrice est allée le saluer.

Vienne, 24 août. — Le lieutenant feld-maréchal Jovanovitch mande du camp de Cernigi le 23 que le combat du 21 août a porté un coup décisif à la principale force des insurgés herzégoviniens, qui ont combattu vaillamment dans de solides positions et dans des bâtiments semblables à des forts. La plupart des chefs ont trouvé la mort sous les décombres des Koulas incendiés. Le reste des insurgés s'est dispersé. Un fort détachement s'est enfui dans les montagnes du côté de Biak. Une contribution consistant surtout en vivres a été imposée à la ville de Stolatz, à cause de son attitude perfide. Le lieutenant feld-maréchal Jovanovitch fait ressortir l'excellente tenue des troupes.

Maroc. — L'apparition du choléra dans le Maroc est confirmée.

Chronique militaire.

Les municipalités ont été officiellement prévenues que la loi nouvelle sur les réquisitions militaires va être appliquée pendant la prochaine période des manœuvres.

Six officiers étrangers viennent d'arriver à Lyon pour suivre les grandes manœuvres du 4^e corps qui auront lieu du 4^e au 6 septembre, dans le département de la Drôme et se termineront par l'investissement de Lyon.

Depuis longtemps déjà on a demandé que les capitaines d'infanterie fussent montés de manière à les mettre à même de surveiller et de faire manœuvrer convenablement leurs compagnies.

Déférant à cette demande, M. le général Borel vient de décider que des chevaux de

un peu narquoise. — Non, j'ai encore là quelque chose. » En disant ces mots, il mit la main sur sa poitrine comme s'il pressait doucement un cher objet contre son cœur ; un tendre sourire passa sur ses lèvres et, comme les yeux mutins d'Alice semblaient l'interroger, il sortit à demi de sa lévite un petit volume usé et murmura : « Virgile ! — En voiture ! cria d'une voix rauque l'employé dont la clef grinçait en même temps dans la serrure de la salle. — Légère comme un oiseau, Alice s'élança la première dans le wagon. — Montez, Salomon, » dit M. Benoît. Le peintre obéit tranquillement et s'enfonça commodément dans les sièges capitonnés. « Attention ! continua M. Benoît, j'étends la moitié de ma couverture de voyage sur vos jambes. — Ah ! je vous remercie bien. Pourvu que cela ne vous gêne pas ? — Du tout, le reste me suffit et ma fille a ce qu'il lui faut. — La lourde voiture s'ébranla. « C'est drôle, dit Salomon au bout d'un instant, ma belle-sœur ne cesse de répéter qu'on est mal en chemin de fer. Je ne m'aperçois pas qu'on s'y trouve si rudement.

Le père et la fille se mirent à rire. — C'est vrai, reprit Salomon, riant aussi pour

troupe seront mis à la disposition des commandants de compagnies du sixième corps d'armée pendant les grandes manœuvres.

On considère cet essai comme un premier pas fait vers la réalisation d'une réforme qui est vivement réclamée par tous les hommes compétents.

Le ministre de la guerre a fait approuver par le Maréchal-Président une disposition financière en faveur des généraux admis au cadre de réserve, qui leur continue le traitement dont ils jouissaient avant la promulgation de la récente loi sur les retraites, réduisant à un taux inférieur à leur grade le chiffre de la pension qui leur était allouée.

Chronique Locale et de l'Ouest.

Saumur.

Malgré une pluie torrentielle qui n'a cessé de tomber hier toute l'après-midi, nos courses ont été fort intéressantes et plus animées qu'on ne s'y attendait.

Demain, nous donnerons le détail de cette première journée.

Samedi soir, M. le général L'Hôte a ouvert ses salons à la société de Saumur et aux étrangers accourus à nos fêtes. Malgré les ressources qu'offre l'hôtel du Général, ses vastes salons ont été trop étroits pour contenir la société d'élite qu'il avait invitée, et qui était heureuse de donner des témoignages de sympathie au commandant de notre Ecole militaire. M^{me} de Conigliano, sœur du général L'Hôte, a fait les honneurs avec une affabilité exquise.

Les danses ont été nombreuses et pleines d'entrain jusqu'à une heure avancée de la nuit.

OCTAVE DE L'ASSOMPTION

A SAUMUR.

Jeudi dernier, 22 août, se terminait cette octave de l'Assomption de la Sainte Vierge jadis si renommée, non-seulement dans la paroisse de Nantilly, mais dans toute la ville de Saumur et dans les environs. Pour rehausser l'éclat de la solennité, la plupart des ecclésiastiques du canton de Saumur avaient répondu à l'appel de M. le curé de Nantilly, et la cathédrale d'Angers nous avait cédé, pour cette fête, son éminent organiste, si connu dans notre ville.

L'affluence des fidèles, qui s'était accrue de jour en jour pendant l'octave, fut ce jour-là vraiment remarquable : le matin, communion nombreuse et très-édifiante ; et, le soir, foule considérable et émue. Oui, les habitants de Saumur ont montré qu'ils conservent toujours le culte du passé, qu'ils aiment toujours leur première patronne, et que ses fêtes n'ont pas perdu toute leur antique célébrité.

Suivant l'usage traditionnel, la procession du Saint-Sacrement devait terminer digne-

ment les pieux exercices de l'octave ; tout était préparé, le beau temps seul fit défaut.

Les fidèles toutefois purent s'en consoler en entendant une dernière fois l'éloquent dominicain qui avait si merveilleusement gagné les sympathies de ses nombreux auditeurs pendant ces huit jours de prédications quotidiennes. Comme on se sentait heureux, en effet, d'écouter cette parole si naturelle, si lumineuse et si vibrante, qui allait droit à l'intelligence et droit au cœur pour y porter la connaissance et l'amour de Dieu et de sa loi ! Certes, il est à regretter que ces prédications ne se soient pas prolongées pendant quelques semaines ; le Révérend Père eût aimé, j'en suis sûr, à parler, comme il sait le faire, devant un bel auditoire d'hommes, le langage de la saine raison. Ceux qui ont entendu ce beau sermon ou plutôt cette belle conférence sur la pratique religieuse, sur la nécessité de résoudre la grande question religieuse, savent que cet homme de Dieu était aussi capable d'éclairer et de convaincre que d'attendrir et de tirer des larmes. Que le Révérend Père Roland revienne un jour dans notre ville, et pour plus longtemps ; il est assuré d'y trouver toujours vivantes les sympathies de tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre.

E. N.

Carrusel de l'Ecole de cavalerie.

26 AOUT 1878.

Noms de MM. les Officiers pratiquant les différents exercices.

M. PIÉTU, chef d'escadrons, écuyer en chef, commandant.

PREMIÈRE PARTIE.

1^{re} REPRISE.—Entrée, Salut, Travail au galop. — Formation pour les courses : 1^{re} courses des bagues ; 2^e reprise des écuyers ; 3^e courses des têtes ; 4^e sauteurs en liberté.

1^{re} Quadrille.

MM.	Grade	Poste
NITOT	Lieutenant	au 11 ^e cuirassiers
DE TERRIER	id.	2 ^e id.
HÉBERT	id.	7 ^e id.
SOULAS	id.	3 ^e id.
DE SAINT-REMY	id.	2 ^e dragons
DESFAUBAIS	id.	25 ^e id.
DAVID	id.	22 ^e id.
SAINTE-CHAPELLE	id.	10 ^e id.
LAVAVRE	id.	26 ^e id.
BOULAY	id.	9 ^e id.
DUFORT ULYSSE	id.	24 ^e id.
CARRÉ	id.	3 ^e id.

2^e Quadrille.

GUIPON	Lieutenant	au 16 ^e d'artillerie
SARRUT	id.	2 ^e id.
HUMBLLOT	id.	1 ^{er} id.
BAÛCHET	id.	29 ^e id.
ALLARD	id.	6 ^e id.
RISS	id.	26 ^e id.
BELZ	id.	32 ^e id.
LATARS	id.	27 ^e id.
DE LIÉGARD	id.	35 ^e id.
RÉGIS	id.	artillerie de marine
HARLÉ	id.	5 ^e d'artillerie
ROLLET	id.	25 ^e id.

3^e Quadrille.

SORDET	Lieutenant	au 8 ^e chasseurs
D'OLLIAMSON	id.	14 ^e id.
DE LA BREUILLE	id.	19 ^e id.
O'MADDEN	id.	11 ^e id.
DE REFFYE	id.	3 ^e id.
DUFORT, LÉON	id.	9 ^e id.

faire comme ses compagnons. Après cela, je sais que, moi, je me trouve bien un peu partout.

Le soupir qui accompagna ces derniers mots suffisait pour en démontrer l'erreur profonde : il n'y a pas satisfaction là où on se résigne.

« A propos, dit M. Benoît, je ne vous ai pas encore demandé des nouvelles de madame votre belle-sœur ? — Elle va bien, très-bien, je vous remercie. Si elle avait pu se douter que j'aurais le plaisir de vous rencontrer, elle m'aurait certainement chargé de vous offrir ses hommages. — Elle n'a pas eu envie de vous accompagner ? » demanda Alice. La figure de Salomon prit une expression d'épouvante. Une telle idée n'avait encore jamais surgi dans son esprit. Rosa, l'alliée et réaliste Rosa le suivit, quand il allait vers la lumière, vers les chemins fleuris, les senteurs agrestes, les grands arbres frémissants... Il respira longuement comme si cette seule pensée l'eût soudain oppressé et répondit : « Non, Mademoiselle, non. Rosa avait, je crois, beaucoup de courses à faire ce matin : elle m'a dit que je pouvais choisir de préférence ce jour-ci pour me promener dans la campagne. — Où comptez-vous déjeuner ? demanda tout à coup M. Benoît. — N'importe où, dans une ferme. Un peu de pain, du lait... Je mange souvent comme cela...

— Hum ! triste régime ! Tenez-vous à vous rendre à Mauves, Salomon ?

— Non, c'est pour couper au plus court.

— Eh bien ! venez jusqu'à Clermont, vous dînez avec nous aux Frères ; vous pourrez ensuite librement chercher vos points de vue et faire des études splendides.

— Trop aimable, vraiment, monsieur Benoît... — C'est convenu, n'est-ce pas ? — Certainement.

— Bravo ! s'écria Alice. Je monterai à M. Salomon mes essais d'aquarelle. Je compose moi-même des dessins de tapisserie et je les nuance d'abord sur le papier. Vous me donnerez votre avis et, si je n'ai pas réussi, vous me gronderez bien fort, comme lorsque j'étais votre élève. — Vous ai-je vraiment grondée tant que cela, Mademoiselle ? reprit Salomon en souriant. — Oh ! j'exécuse, pour l'amour de l'art... — Plût à Dieu que tous mes élèves vous ressemblaient ! soupira le peintre. Je les gronde bien fort aussi quelquefois, mais je crois que je ne me fais guère craindre. — Comme pour montrer qu'elle partageait cette dernière opinion, Alice lui tendit gentiment la main.

(A suivre.)

COURS DE LA BOURSE DE PARIS DU 24 AOUT 1878.

Valeurs au comptant.				Valeurs au comptant.				Valeurs au comptant.			
Dernier cours.	Hausse	Baisse.		Dernier cours.	Hausse	Baisse.		Dernier cours.	Hausse	Baisse.	
3 %			76 70	Crédit Foncier colonial, 300 fr.			860	Canal de Suez			757 50
3 % amortissable			80 25	Crédit Foncier, act. 500 f. 250 p.			770	Crédit Mobilier esp.			760
4 1/2 %			108 95	Soc. gén. de Crédit industriel et comm., 125 fr. p.			679 50	Société autrichienne.			558 75
5 %			112 80	Crédit Mobilier			417 50	OBLIGATIONS.			
Obligations du Trésor, 1. payé.			500	Crédit foncier d'Autriche			332 50	Orléans			356
Dép. de la Seine, emprunt 1857			203	Charentes, 500 fr. t. p.			693 75	Paris-Lyon-Méditerranée			355
Ville de Paris, oblig. 1855-1860			515	Est			1097 50	Est			353
1865, 4 %			526	Paris-Lyon-Méditerranée			833	Nord			319 75
1869, 4 %			507	Midi			437 50	Ouest			351 75
1871, 3 %			399 50	Orléans			1195	Midi			353
1875, 4 %			515	Ouest			775	Charentes			343
1876, 4 %			512 50	Compagnie parisienne du Gaz.			1333	C ^o Canaux agricoles			376 25
Banque de France			3115	C. gén. Transatlantique			310	Canal de Suez			375
Comptoir d'escompte			737								
Crédit agricole, 200 f. p.			460								

**CHEMIN DE FER D'ORLÉANS.
GARE DE SAUMUR.
(Service d'été, 13 mai).**

DÉPARTS DE SAUMUR VERS ANGERS.

3 heures 8 minutes du matin, express-poste.
6 — 15 — — — — — omnibus-mixte.
9 — 1 — — — — — omnibus-mixte.
1 — 25 — — — — — omnibus-mixte.
4 — 10 — — — — — omnibus-mixte.
7 — 15 — — — — — omnibus-mixte.
10 — 37 — — — — — omnibus-mixte.

DÉPARTS DE SAUMUR VERS TOURS.

3 heures 26 minutes du matin, direct-mixte.
8 — 21 — — — — — omnibus-mixte.
9 — 40 — — — — — omnibus-mixte.
12 — 40 — — — — — omnibus-mixte.
4 — 44 — — — — — omnibus-mixte.
10 — 38 — — — — — omnibus-mixte.

Le train partant d'Angers à 5 h. 35 du soir arrive à Saumur à 6 h. 56.

29, Quai des Grands-Augustins, 29.
45^e ANNÉE (1877).

Prix du volume broché 7 fr. »
cartonné 8 50

Franco par la poste, 1 fr. 50 cent. en sus des prix ci-dessus.

Etranger, suivant les conventions postales.
On peut se procurer chaque volume séparément.

MAGASIN PITTORESQUE

La collection se compose des années 1833 à 1877. — Le volume 1877 (45^e année), mis en vente le 5 décembre 1877.

LES ABBONNEMENTS COURENT DU 1^{er} JANVIER OU DU 1^{er} JUILLET. — LES LIVRAISONS SONT ENVOYÉES À LA FIN DE CHAQUE MOIS.

29, Quai des Grands-Augustins, 29.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris	7 fr. »
Départements	8 50

Etranger, suivant les conventions postales.
On peut se procurer séparément un numéro mensuel dans une couverture.

Prix : Paris, 60 c.; — Départements, 70 c.

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE DU MAGASIN PITTORESQUE, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29 :

<p>TABLE ALPHABÉTIQUE ET MÉTHODIQUE des trente premières années du <i>Magasin pittoresque</i>. 1 volume broché 7 fr. » Cartonné 8 50</p> <p>ALMANACHS DU MAGASIN PITTORESQUE de 1851 à 1877, environ 30 gravures dans chaque Almanach. Chaque almanach 50 c.</p>	<p>ALBUM DU MAGASIN PITTORESQUE; 1 vol. grand in-4^e, cartonné avec luxe, doré sur tranche, contenant cent gravures choisies dans la collection. Prix 45 fr.</p> <p>VOYAGEURS ANCIENS ET MODERNES; 4 volumes, 944 gravures. Prix de chaque volume broché 6 fr. L'ouvrage complet 24</p>	<p>HISTOIRE DE FRANCE, d'après les documents originaux et les documents de l'art de chaque époque; 2 vol., 800 gravures. Prix de chaque volume broché 7 fr. 50 L'ouvrage complet 15</p> <p>LECTURES DE FAMILLE, choisies dans la collection du <i>Magasin pittoresque</i>; 1 volume in-4^e. — 2^e édition. Prix, broché 5 fr.</p>	<p>GRAMMAIRE GÉNÉRALE ET HISTORIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, par M. P. POITEVIN; 2 vol. Prix de chaque volume broché 7 fr. 50 L'ouvrage complet 15</p> <p>LES VRAIS ROBINSONS, par MM. Ferdinand Denis et Victor Chauvin, illustrés par Yan Dargent; 1 vol. grand in-8^e. Prix, pour Paris, broché 15 fr. cart., doré sur tranche 18</p>
--	---	---	---

Tous les prix ci-dessus sont ceux de Paris. — Pour les départements et l'étranger, l'affranchissement se paye en sus. — Le prix du cartonnage est de 1 fr. 50 cent. par volume.

Le conseil central d'instruction primaire de la ville de Paris a placé le *Magasin pittoresque* sur la liste des ouvrages propres à être donnés en prix dans les écoles primaires et supérieures, et dans les classes d'adultes.

On peut se procurer tous les ouvrages ci-dessus chez M. DIZÉ, libraire, rue Saint-Jean, n° 1, à Saumur.

Tribunal civil de première instance de Saumur.

Etude de M. V. LE RAY, avoué-licencié, rue de Bordeaux, n° 4.

VENTE

Par suite de saisie immobilière, A la barre du tribunal civil de Saumur.

Le samedi 31 août 1878, heure de midi, EN ONZE LOTS, DE

DIVERS IMMEUBLES

Sis commune de Saint-Martin-de-la-Place.

Ces immeubles, consistant en maison d'habitation et dépendances, terres labourables, prés et vigne, tous d'une exploitation facile et avantageuse, appartiennent au sieur Maurice Dron, propriétaire et marchand de bois à Saint-Martin-de-la-Place.

Ils seront vendus sur la mise à prix totale de quatorze cents francs, ci. 1,400 fr.

S'adresser, pour les renseignements, à M. LE RAY, avoué-licencié, rue de Bordeaux, n° 4, poursuivant la vente. (407)

Etudes de M^e CLOUARD et de M^e MÉHOUS, notaires à Saumur.

A VENDRE

PAR ADJUDICATION AMIABLE, En l'étude de M^e CLOUARD, Le dimanche 1^{er} septembre 1878, à midi,

PROPRIÉTÉ

Au Pont-Foucard, commune de Bagnaux,

Appartenant aux héritiers Bineau, comprenant maison d'habitation, magasin, hangar, cour, jardin, vigne, d'une contenance de 19 ares. S'adresser auxdits notaires.

Etude de M^e MÉHOUS, notaire à Saumur.

A VENDRE

OU A LOUER PRÉSENTEMENT, LA MAISON DE MAITRE DE PLAISANCE Commune de Villebriant, à 3 kilomètres de Saumur, Avec cour, servitudes et grand jardin. S'adresser à M^e MÉHOUS, notaire.

A VENDRE

UN BEAU CHIEN D'ARRÊT, bien dressé, même pour la chasse au gibier d'eau. S'adresser à M. HUBERT, garde particulier du château de Milly.

A VENDRE

UNE BONNE CHIENNE D'ARRÊT Agée de quatre ans.

S'adresser à M. MASSON, propriétaire àigné, près les Petits-Cabarets, commune des Ulmes. (414)

VÉRITABLES CAPSULES

RICORD

FAVROT

Ces Capsules possèdent les propriétés toniques du Goudron jointes à l'action anti-blennorrhagique du Copahu. Elles ne fatiguent pas l'estomac et ne provoquent ni diarrhée ni nausées; elles constituent le médicament par excellence dans le traitement des maladies contagieuses des deux sexes, écoulements anciens ou récents, des catarrhes de la vessie et de l'incontinence d'urine. — Prix : 5 fr.

CHLOROSE, ANÉMIE

PILULES ET SIROP FAVROT

au pyrophosphate de fer et de manganèse.

CE SEL NE CONSTIPE PAS Solubilité complète. — Assimilation facile. — Saveur agréable. — Pas de constipation ni d'action sur les dents. — Il contient les éléments principaux du sang et des os. — Son action est héroïque chez les enfants débiles, les convalescents, dans le traitement de l'anémie, de la chlorose, de l'aménorrhée et de la leucorrhée. — Se vend sous forme de Sirop et de Pilules. — Prix : 3 fr.

CONSTIPATION ET MIGRAINE

PILULES DU D^r BONTIUS

Perfectionnées par FAVROT

Purgatif sûr, inoffensif, évacuant la bile et les glaires sans constipation ultérieure; très-utile contre les affections résultant d'un état humoral du sang, les congestions cérébrales, etc.; augmentant l'appétit et régularisant les fonctions intestinales. — Prix : 2 fr.

Dépôt général: pharmacie FAVROT, 102, rue Richelieu, à Paris, et dans toutes les pharmacies.

INJECTION BROU

Hygiénique, infaillible et préservatrice. Guérison prompte et sûre des écoulements récents ou chroniques et ayant résisté à toute autre médication. Guérit seule et sans rien y adjoindre; le bain préalable est le seul antiphlogistique employé. Se vend dans toutes les bonnes pharmacies de l'univers et à Paris, chez Jules Ferré, pharmacien, 102, rue Richelieu, succ^r de M. Brou.

5 FR. PAR MOIS depuis 20 fr. jusqu'à 100 FR. d'achat

Au-dessus de CENT francs le paiement est divisé en 20 mois

PAR MOIS Fr. 5 depuis 20 fr. jusqu'à 100 FR. d'achat

CRÉDIT

LITTÉRAIRE & MUSICAL

MAISON ABEL PILON

PARIS — 33, rue de Fleurus, 33 — PARIS

A. LE VASSEUR, Gendre et Successeur

Libraire-Éditeur

Dictionnaires VINGT MOIS DE CRÉDIT Encyclopédies

Histoire — Géographie — Littérature — Sciences — Voyages

Ouvrages illustrés — Gravures — Publications artistiques — Musique, — etc.

GRAND ATLAS DÉPARTEMENTAL DE LA FRANCE, DE L'ALGÉRIE & DES COLONIES

406 Cartes coloriées et Texte contenant la matière de 10 vol. in-8^e — 2 vol. in-folio, reliés: 125 fr.

A LOUER DE SUITE

UNE MAISON

Située rue d'Orléans, en face l'hôtel de Londres.

S'adresser à M^e veuve BRINDEAU, rue de Bordeaux, 6. (398)

A VENDRE

UNE BONNE CHIENNE EPAGNEULE Agée de deux ans.

S'adresser à M. BOURREAU, à Fontevault. (416)

A VENDRE

PLUSIEURS ACTIONS De la Compagnie d'Assurances l'Ouest, à 475 fr. l'une.

A VENDRE

UN BEAU CHIEN D'ARRÊT, bien dressé, même pour la chasse au gibier d'eau. S'adresser à M. HUBERT, garde particulier du château de Milly.

A VENDRE

UN BEAU CHIEN D'ARRÊT, blanc et orange, parfaitement dressé. S'adresser à M. FOUCHIER, garde aux Houradières.

CHASSE

M. BEAUFILS-ARDOUIN interdit la chasse sur ses propriétés de Varennes, Villebriant et Russé. (417)

M^e LAUMONIER, notaire à Saumur, demande un principal clerc.

M^e CHARDAVOINE, marchande d'huîtres, prévient le public qu'elle tient son DÉPÔT D'HUÎTRES à la porte du Café du Commerce, ancienne maison Jarry, rue d'Orléans.

AVIS AUX MÉNAGES

Propriétaire de vignobles, je garantis mes vins naturels et de première qualité. Je les livre par pièces et demi-pièces, à des prix variant selon les distances, depuis 60 francs la barrique de 225 litres environ rendue franco de tous frais et de fût jusqu'à la gare destinataire. — Pour plus amples renseignements, s'adresser à M^e veuve BARRÈS, propriétaire à BÉZIENS (Hérault). (366)

CHANGEMENT DE DOMICILE.

M. RIELLANT

DENTISTE,

Place de la Blange, n° 4.

CHOCOLAT-MENIER

LE VÉRITABLE NOM

CHOCOLAT-MENIER

LE VÉRITABLE NOM

Vente à Crédit

100,000 MONTRES de Genève

Garanties 5 années

Envoi free à toute personne qui en fera la demande au Café du Commerce, ancienne maison Jarry, rue d'Orléans.

Les demandes à M. DUBOIS, 9, rue de Valenciennes, Paris.

COSMYDOR

Incomparable Eau de Toilette, sans acide ni alcool

Les Hygiénistes de notre époque recommandent l'usage journalier du COSMYDOR. Cette incomparable Eau de Toilette sans alcool ni vinaigre est recommandée pour les multiples usages de l'hygiène de la toilette et de la santé.

(Se faire usage quotidien.)

LE FLACON: 1 FR. 50.

Se vend partout.

Entrepôt général: 28, Rue Bergère, Paris.

Envoyé par le Prospectus explic. contre demande et franc.

70, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

ENCRE NOUVELLE

MATHIEU-PLESSY

A COPIER

Adoptée par toutes les grandes Administrations.

DÉPÔT CHEZ TOUS LES PAPETERIES

Saumur, imprimerie P. GODET.